

Le rapt européen

L'émotion européenne. Dante, Sade, Aquin de Robert Richard, préface de Wajdi Mouawad, postface de Fulvio Caccia, Les Éditions Varia, 242 p.

Gilles Dupuis

Numéro 205, novembre–décembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18207ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupuis, G. (2005). Le rapt européen / *L'émotion européenne. Dante, Sade, Aquin* de Robert Richard, préface de Wajdi Mouawad, postface de Fulvio Caccia, Les Éditions Varia, 242 p. *Spirale*, (205), 49–50.

LE RAPT EUROPÉEN

L'ÉMOTION EUROPÉENNE. DANTE, SADE, AQUIN de Robert Richard
Préface de Wajdi Mouawad, postface de Fulvio Caccia, Les Éditions Varia, 242 p.

COMMENÇONS, à brûle-pourpoint, par identifier la catégorie de lecteurs que ce livre rebutera. Il s'agit moins, comme on pourrait le croire, du grand public (qui jugera *a priori* ce texte « illisible », c'est-à-dire trop difficile) que d'un certain public dit cultivé, qu'il devrait en principe intéresser puisque l'auteur s'adresse nommément à lui : « Au fond, nous ne disons rien d'autre que ceci : les maîtres du monde devraient être des hommes et des femmes cultivés. » Or, ce sont précisément les « maîtres » (pas tellement ceux du monde comme ceux de la pensée) qui risquent de « s'ennuyer » — au sens très moderne où l'entendait Barthes, la jouissance étant plus exigeante que le plaisir — à la lecture de ce livre « audacieux ». Les historiens de la pensée et de la littérature, les philosophes et les philologues, les critiques et théoriciens littéraires de même que les spécialistes de l'œuvre de Dante, Sade ou Aquin vont tous trouver à redire à la lecture de certains passages de *L'émotion européenne*. Quand ils ne seront pas agacés par des raisonnements qui leur sembleront taillés à l'emporte-pièce, ou irrités par une argumentation qui procède parfois trop vite en se télescopant, ou encore excédés par le ton didactique adopté dans quelques développements, ils resteront de glace devant « l'émotion » que l'auteur aura en vain tenté de leur faire partager. Il est à parier, malencontreusement, que ce lectorat ciblé, qui est pourtant le plus apte à apprécier la valeur et la portée intellectuelles de l'ouvrage, se détournera d'emblée, comme le grand public dont il devrait se distinguer, de l'auteur et de son essai.

Ce serait dommage. Et j'ajouterais : plus dommageable que simplement regrettable. Car si on peut reprocher à Robert Richard de prendre des libertés avec l'histoire, de forcer parfois l'interprétation des textes et de ne pas toujours respecter « l'esprit de la lettre », au point de lui faire violence, on ne peut pas dire en revanche que son projet intempestif manque d'« audace » (pour reprendre un terme qui lui est cher) ni d'aplomb. Amorcer une critique du néolibéralisme dans lequel baigne le monde irrémédiablement mondialisé, en se référant à trois moments « historiques » (Dante, Sade, Aquin) dans la conception d'une Europe « contractualiste » ou « volontariste » qui se serait opposée à sa constitution libérale, n'est certes pas une mince affaire. D'où ce malaise

qu'a constamment le lecteur d'osciller entre deux « essais » : la tentation démesurée de refaire en accéléré l'histoire européenne, depuis son invention fictive jusqu'à la chronique de sa mort annoncée; et l'effort, en apparence plus modeste, de relire à l'aune de cette histoire l'œuvre de trois écrivains qui l'ont marquée ou qui en ont été imprégnés. Avant de juger si l'auteur a réalisé ou non son ambition, c'est-à-dire de jauger dans quelle mesure il a atteint ou raté sa cible, il faut commencer par lui rendre justice : en prenant le pouls de sa folle entreprise, en auscultant le traitement qu'il fait subir à son corpus, en tentant de diagnostiquer la suite de l'Histoire.

Annonciation ou Enlèvement ?

Dans *Les mots et les choses*, on se souvient que Foucault faisait découler sa réflexion portant sur les modes spécifiquement européens de représentation du monde, et du sujet dans le monde, d'un célèbre tableau : *Les Suivantes (Las Meninas)* de Vélasquez. De même, Robert Richard fait dériver la naissance de l'Europe contractualiste (ou volontariste), qu'il oppose à l'Europe libérale (devenue entre-temps le Monde néolibéral), d'un mythe représenté par un autre tableau tout aussi fameux : *L'Annonciation* du Tintoret. Dans ce tableau du maître vénitien, une horde d'angelots entre, par effraction, à la suite de l'ange Gabriel, dans la chambre de Marie pour lui annoncer ce qui est proprement inconcevable : son « immaculée conception » par le Verbe, le Dieu incarné. Robert Richard lit dans ce tableau mystique, où le Dieu « barbare » viole l'intimité de la Vierge, un condensé spectaculaire de ce qu'on pourrait appeler, en paraphrasant Hubert Aquin, « *L'invention de l'Europe* ». Cette Europe redécouverte, exhumée et ressuscitée, n'a jamais existé autrement que sous forme de fiction : c'est l'Europe des artistes (poètes, peintres, musiciens, sculpteurs et architectes) et des penseurs (écrivains et philosophes). Elle échappe au temps chronologique, au relativisme ambiant et à toute tentative de la définir dans un cadre positif (*a fortiori* positiviste). De tout temps elle a été annoncée, mais l'auteur fait remonter à Dante le moment de sa première « Annonciation » (comparable à une épiphanie joycienne) :

« Christophe Colomb a peut-être découvert l'Amérique, mais Dante a fait mieux : il a découvert l'Europe » (« l'Europe moderne », s'entend).

Mais derrière le tableau du Tintoret s'en cache un autre, tout comme le tableau de Vélasquez dérobaît au regard du lecteur le texte de Borges qui est au réel fondement de l'ouvrage de Foucault. Dans le tableau de Véronèse auquel je fais allusion, *L'Enlèvement d'Europe*, on aperçoit Europe, la fille d'Agénor, roi de Tyr en Phénicie, ravie par Zeus, « le père des dieux et des hommes » (selon l'expression d'Homère), sous la forme d'un taureau blanc, qui quitte les rivages orientaux du monde antique pour aborder en Crète, là où elle sera fécondée. Selon cette légende, la barbarie européenne, qui se révèle au fondement de la civilisation grecque avant d'en être refoulée, ne vient pas du nord mais plutôt de l'est. Paradoxalement, c'est le Grec, l'Olympien, qui incarne le dieu « barbare » face aux divinités orientales à qui il ravit son trésor. Richard feint d'ignorer ce mythe (« Il paraît que le mot "Europe" nous vient des anciens Grecs ») pour mieux se concentrer sur la suite de l'histoire : la tentative grecque de repousser le « barbare » hors des frontières de la polis. En réintroduisant le barbare dans la cité, il ne fait que redire au fond le mythe de l'enlèvement d'Europe, bien que cette opération lui permette de réactiver les « origines judéo-chrétiennes de l'Europe » contre l'héritage gréco-latin.

Europe, c'est le continent qui ne cesse de se déplacer (dériver) à l'ouest : d'Orient en Occident, puis d'Ouest jusqu'au Far West... Or Robert Richard prétend faire le trajet inverse : partir de l'Extrême-Occident (l'Amérique) pour revenir en « Occident » (l'Europe), sans trop se soucier de l'Orient. À la lettre, son essai est eurocentriste — un terme qui a plutôt mauvaise presse depuis Foucault, Derrida et compagnie, mais que Richard peut revendiquer au même titre que Lacan se réclamant rigoureusement du phallogocentrisme (curieux tout de même que les noms de Freud et Lacan — et dans une moindre mesure Sollers — soient absents de la bibliographie alors qu'ils hantent de part en part la réflexion de Richard...). L'« émotion européenne » que cherche à nous transmettre l'auteur n'est pas sans rapport avec le ravissement d'Europe par Zeus. Si la Phénicienne n'entre pas en « *extase baroque* » comme

la sainte Thérèse du Bernin, elle n'en demeure pas moins ébranlée (d'abord apeurée puis séduite, ensuite attristée et réjouie) par le sort incertain qui l'attend en Occident. En un certain sens, Robert Richard nous fait partager son propre éblouissement dans le rapt de l'Europe (d'*Europē?*) dont il est la victime consentante.

Dante, Sade, Aquin

À l'instar du Barthes de Sade, Fourier, Loyola, Robert Richard a élu trois auteurs pour le guider dans son périple intellectuel qui doit le ramener au cœur « d'un continent à peu près inconnu, plus farouche que le continent noir d'Afrique, plus sauvage — plus barbare, comme nous nous plaisons à dire — que les Amériques, et composé de substances plus volatiles, plus inflammables que l'Asie ou l'Orient... ». Chez les deux essayistes, Sade est au centre très dense de la nébuleuse qu'il occupe tel un trou noir. Par contre, si Barthes, quelque peu gêné, peinait à justifier la présence incongrue de Loyola dans son triumvirat, Richard, moins pudique, n'a pas trop de mal à défendre la position d'Aquin au sein de sa « noire trinité » : « Car le continent sur lequel nous avons mis le cap, ici, c'est celui du Verbe. » L'analyse du corpus, qui permet de rassembler ces trois noms, ainsi que trois époques et deux lieux disparates, repose en effet sur cette proposition : que l'Europe contractualiste (ou volontariste) — celle, par exemple, du Rousseau du *Contrat social* — découle du Verbe, du Dieu « barbare » fait chair, bref de la fiction incarnée. Lus sous cet angle, Dante, Sade et Aquin (mais on pourrait ajouter bien d'autres noms à cette liste) sont tous « contemporains ». Ils constituent trois moments « postmodernes », et pour ainsi dire rétroactifs, qui ponctuent autrement l'épopée moderne de l'Europe.

Là où le lecteur éprouvera des résistances (s'il n'a pas déjà décroché au niveau de la logique anachronique mise en place par Richard), c'est au sujet de la lecture singulière que l'auteur propose de chacune des hypostases qu'il analyse : « *l'illustre vulgaire* » de Dante est conçu comme synonyme d'écriture (ce qui équivaut à faire du poète médiéval un Barthes ou un Derrida bien avant la lettre); le libertinage d'un Sade n'est plus vu comme l'expression tardive de « la pensée libertine » mais comme une émanation de « l'expérience baroque » (ce qui place Sade au même plan que le Bernin); enfin, le nationalisme d'Aquin ne se laisse plus réduire à sa dimension « politique » (au sens courant et étroit de l'expression : « la politique »), mais

revêt un sens « anagogique » (sacré, spirituel) qui correspondrait à « une vision plus haute et plus universelle du politique ». Je le répète, bien des lecteurs, et en particulier les commentateurs de l'œuvre de Dante, Sade et Aquin, n'accepteront pas facilement cette torsion faite aux lectures canoniques des trois écrivains. Mais le but de Richard, en conformité avec son parti pris anachronique de relire l'Histoire autrement, n'est pas tant d'apporter d'autres preuves à ces lectures qui ont « fait autorité », que de réaffirmer l'Autorité des auteurs au delà, en deçà ou à côté des commentaires autorisés. Pas étonnant, dès lors, qu'Hubert Aquin se retrouve aux côtés de Dante Alighieri ou du « divin marquis ». Si les deux Européens ont contribué à façonner l'autre visage de l'Europe, la face irreprésentable de la République, le Québécois (cet Américain hanté par son passé européen) aurait tenté de refaçonner son pays impossible à l'image de ce visage altéré. Autrement dit : Dante, Sade, Aquin... trois stratégies différentes à l'intérieur d'un même combat!

Beaucoup d'appelés, peu d'élus...

« Dieu est mort. L'Homme est mort. L'État est mort. » Après le constat de ces trois morts annoncées au cours des XIX^e et XX^e siècles (Nietzsche, Foucault, Fukuyama), Robert Richard se tourne vers l'avenir. Que reste-t-il de « l'émotion européenne »? du rêve de « l'illustre vulgaire » (Dante)? du désir de « la femme vulgivaire » (Sade)? du fantasme d'une « révolution copernicienne » (Aquin)? Pure utopie? On serait tenté de le croire. Mais l'auteur cherche, au contraire, une lueur d'espoir. Après l'avertissement de l'Enfer, « Vous qui entrez laissez toute espérance », il tente à son tour d'accéder au Paradis en troquant ses trois guides pour sa Béatrice à lui. Contre toute attente, elle prend l'apparence d'un « nouvel humanisme » : « *Avouons qu'on éprouve tous un certain malaise en ce début du XXI^e siècle à parler de "nouvel homme", d'"hombre nuevo", de "new man", etc. Notre sobre modernité nous a appris à nous méfier — et avec raison — de ces termes à résonance trop héroïque.* » Ce malaise n'empêchera pas Richard d'arguer en faveur de ce « nouvel homme », en reprenant les mêmes termes : « Cette Europe-là [moderne : contractualiste ou volontariste] est celle du nouvel homme et de la nouvelle vie... » ; « Nous avons dit que cette Europe — qui est le continent de l'homme nouveau — était tendue entre le trasumanar de Dante et le surhomme de Nietzsche ». Dans le même passage, il vient de

comparer habilement l'Europe au dernier continent inexploité, « *The last frontier* », « plus farouche que le continent noir d'Afrique ». Or, chez Freud, on s'en souvient, la même métaphore servait à désigner le mystère de la sexualité féminine. Coïncidence? Tout se passe comme si Richard avait voulu sonder, quant à lui, les arcanes plus mystérieux, en ce XXI^e siècle, de la sexualité masculine, faisant de « l'homme nouveau » le héros ultime de son aventure européenne. Mais cet homme n'est pas si nouveau qu'il y paraît à première vue : l'humanisme universel — cet autre mythe, si puissant, qui a irrigué les nationalismes européens, notamment le nationalisme français dont il est la version républicaine — en avait déjà fait le héros inconditionnel de l'Histoire. L'auteur invente, in extremis, un vieux mythe qui se refusait tout simplement à mourir.

C'est ici que nos sentiers bifurquent et que nous devons, « [a]u milieu du chemin de notre vie », nous séparer. Mais avant de prendre congé, je me dois de revenir sur une dernière qualité très précieuse de *L'émotion européenne* : ces « formules lumineuses » de l'expression et ces « éclairs fulgurants » de l'esprit qui traversent l'écriture d'un bout à l'autre, rachetant au passage les pages plus lourdes de l'essai. Wajdi Mouawad et Fulvio Caccia, auteurs respectivement de la préface et de la postface, n'ont d'ailleurs pas été insensibles à cette dimension de l'écriture richardienne, qui constitue à la fois sa force d'élocution et son audace d'argumentation. Quiconque est familier avec cette écriture pensante connaît le prix des « fleurs de rhétorique » qui la parsèment et qui sont tout, sauf des ornements de la parole ou des artifices de la pensée. Elles sont l'étoffe même, provocante et stimulante, du texte.

En nous incitant à réfléchir, à remettre en question nos tranquilles assurances, Robert Richard a fait œuvre magistrale de pédagogue, qui plus est, de pédagogue sadien. Comme Sade qui s'est permis de mettre ironiquement en frontispice à *La philosophie dans le boudoir* l'exhortation, « *La mère en prescrira la lecture à sa fille* », on pourrait ajouter en post-scriptum à *L'émotion européenne* : « Le disciple en recommandera la lecture à son maître. » Néanmoins, si le maître se montre récalcitrant, s'il persiste à se prendre pour le mètre à mesurer, comme le jardinier Augustin doté d'un engin énorme mais d'un esprit mesquin, alors il est sans doute plus sage de le laisser à l'extérieur du boudoir. Là où les anges n'entrent pas, même par effraction.

Gilles Dupuis